

Loïzaïc.

C'est trop vous faire attendre.

Hé bien ! mon dernier mot, écoutez, le voici.
 On peut par trois chemins aller chez vous d'ici :
 Prenez-en un, sans en chercher un quatrième,
 Et ne revenez plus.

S'en allant, triste et blême.

Comme la mort : — Au lieu du bouleau du vainqueur
 Je t'ai cueilli, dit-il, coudrier de malheur (1) ! —

IV

LE CHANT DES PAUVRES (2).

Au ciel saint Pierre, un jour, disait au doux Sauveur :
 — Irez-vous faire un tour en Bretagne, Seigneur ?
 — Mais non, je n'irai pas ; et qu'y ferais-je, Pierre ?
 Les corps et les esprits y sont sains, l'eau légère. —
 A la Vierge saint Jean disait au paradis :
 — Irez-vous des Bretons visiter le pays ?
 — Un de mes grands amis m'invite : eh oui, sans doute,
 J'y vais ; il faut demain que je me mette en route. —

C'étaient à Plouigneau, le lendemain matin,
 Et des cris d'allégresse et des chansons sans fin,
 Et les sonneurs sonnaient, sonnaient à pleine tête.
 Le bourg entier était chez un brave homme en fête,
 Chez un chef de maison riche et compatissant
 Qui pour la pauvreté fut toujours bienfaisant.
 Aussi de son bon cœur le ciel le récompense :
 Plus il fait des heureux, plus il est dans l'aisance.

(1) « Le lendemain de la noce est le jour des pauvres : il en arrive par centaines... Ils mangent les restes du festin de la veille ; la nouvelle mariée... sert elle-même les femmes, et son mari les hommes. Au second service, celui-ci offre le bras à la mendiante la plus respectable, la jeune femme donne le sien au mendiant le plus considéré de l'assemblée, et ils vont danser avec eux... On commence en général par une ronde en l'honneur de l'épousée. J'ai entendu chanter à cette occasion une naïve légende allégorique qui est un appel délicat la charité. » *Barz. Br.* 424.

(2) Voir, plus loin, les notes sur cette pièce.

LES CHANTS DE NOCES DU BARZAZ BREIZ

. 135

Or ce chef de famille avait pour héritier
 Un gars de dix-huit ans qu'il allait marier ;
 En l'honneur de ce digne objet de sa tendresse
 Il voulut voir chez lui tout le monde en liesse :
 Il avait invité parents, amis, voisins,
 Et les pauvres, qui sont les grands amis des saints.
 Bien avant dans la nuit, comme ils étaient à table,
 Une femme en haillons chétive et misérable
 Tenant un jeune enfant pressé contre son sein
 Arrive, les pieds nus, et lasse du chemin.
 — Vous qui venez si tard, soyez la bienvenue,
 Pauvre mère ! — Et prenant la main de l'inconnue
 Le chef de la maison, la soutenant un peu,
 Tremblante la conduit auprès du joyeux feu,
 Afin qu'à sa chaleur l'hospitalière flamme
 Réconforte à la fois et l'enfant et la femme.
 L'enfant aux invités souriait gentiment
 Mais tous deux ne voulaient prendre aucun aliment.
 — Pourquoi donc refuser boisson et nourriture ?
 C'est avec grand plaisir qu'on vous sert, je vous jure ! —
 Elle dit : — Je n'ai faim ni soif, et si je viens
 C'est pour vous témoigner ma tendresse, chrétiens,
 Car vous ne m'avez pas en ce jour oubliée,
 Oh ! non, et de grand cœur vous m'avez conviée
 A venir assister à ce festin si doux.
 C'est un bonheur pour moi d'être au milieu de vous,
 Et pour mon fils Jésus autant que pour moi-même
 Voir d'aussi bonnes gens, c'est un plaisir extrême.
 Nous ne sommes jamais connus que de celui
 Dont l'aumône adoucit la misère d'autrui.
 Ah ! que votre maison soit mille fois bénie !
 A vous revoir un jour, là-haut, dans la patrie ! —

Ce chant nouveau fut fait au palais du bon Dieu
 Devant la Trinité, Bretons, dans le ciel bleu,
 Sous un buisson chargé des plus suaves roses
 Qu'on voie aux frais bosquets du paradis écloses.